



HAL
open science

Les oripeaux et le faux-nez : Les renégociations de l'équilibre " minoritaire " en littérature bretonne à l'heure de la globalisation.

Erwan Hupel

► **To cite this version:**

Erwan Hupel. Les oripeaux et le faux-nez : Les renégociations de l'équilibre " minoritaire " en littérature bretonne à l'heure de la globalisation.. Les sociétés minoritaires ou minorisées face à la globalisation : uniformisation, résistance ou renouveau ?, Elisabeth Durot-Boucé, Izabella Borissova et Yann Bévant, Oct 2012, Yakoutsk, France. hal-04362467

HAL Id: hal-04362467

<https://hal.science/hal-04362467>

Submitted on 22 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

LES RENÉGOCIATIONS DE L'ÉQUILIBRE « MINORITAIRE » EN LITTÉRATURE BRETONNE À L'HEURE DE LA GLOBALISATION

HUPEL Erwan (2012), « *Les oripeaux et le faux-nez : Les renégociations de l'équilibre « minoritaire » en littérature bretonne à l'heure de la globalisation.* », colloque international organisé par l'université Rennes 2, l'université fédérale du Nord-Est Ammosov, l'institut des langues étrangères et des études régionales et le CRBC Rennes 2. Yakoutsk, 16-19 octobre 2012. Thème du colloque : « *Les sociétés minoritaires ou minorisées face à la globalisation : uniformisation, résistance ou renouveau ?* » (Tome 2), actes parus sous la direction d'Elisabeth Durot-Boucé, Izabella Borissova et Yann Bévant, TIR, Rennes, pp. 191-204.

« ...mais le suspens est le même : à quoi faut-il renoncer, à quoi faut-il consentir ? »¹

Edouard Glissant
Faulkner, Mississippi

Si l'idée d'une littérature nationale bretonne s'est véritablement imposée dans l'entre-deux guerres avec la revue *Gwalarn*², la thématique anticolonialiste apparue dans le sillage de la guerre d'Algérie avait offert un nouveau cadre, peut-être plus compatible avec l'esprit protestataire d'alors, au développement d'une littérature d'ambition nationale.

Après le nationalisme en miroir développé entre-deux guerres, « ...de Du Bellay pour le meilleur à De Monzie³ pour le pire... »⁴, la littérature bretonne s'inscrivait dans un rapport de force plus élaboré et trouvait, outre une nouvelle raison d'être, une structure et un réseau international qui devaient s'avérer durables.

Une pièce de théâtre, *Ma c'helljen-me kanañ laouen* – Si je pouvais chanter gaiement –, résumait assez bien les nouveaux vecteurs de ce rapport, dénonçant le nucléaire, la militarisation, la vente du pays aux touristes, l'exil économique...⁵ Message à l'unisson des revendications autonomistes de l'époque, en écho au slogan « Bretagne = colonie » porté par l'Union Démocratique Bretonne.

¹ Edouard Glissant, *Faulkner, Mississippi*, Paris, Folio Gallimard, 1998, p. 112.

² Noroît. Revue littéraire en langue bretonne publiée de 1925 à 1944 sous la direction de Roparz Hemon (Louis Némo, 1900-1978).

³ Anatole De Monzie (1876-1947). Ministre de l'Instruction Publique en 1925 puis de l'Éducation Nationale de 1932 à 1934 fermement opposé à l'enseignement du breton, au nom de l'unité linguistique française.

⁴ Erwan Hupel, *Gwalarn, Histoire d'un mouvement littéraire en Bretagne*, thèse de doctorat, Rennes, UEB, 2010, 416 p.

⁵ Strollad Ar Vro Bagan, *Ma c'helljen-me kanañ laouen*, Brest, Al liamm, 1977, 35 p.

La littérature bretonne confortait ainsi son inscription dans une logique de résistance et se réaffirmait dominée, avant qu'un nouveau déclin n'ouvre d'autres opportunités en même temps qu'il laissait poindre une crise de sens jusque là contenue. Faute donc de pouvoir s'affirmer véritablement comme « post-coloniale », la littérature bretonne se développerait dès lors après l'anticolonialisme.

L'héritage n'était pas pour autant soldé : modèle à part, le système littéraire « minoritaire » est resté largement tourné vers son alter... inégal : le système dominant. Le « système minoritaire se caractérise par sa très grande conscience de sa propre faiblesse »⁶ et le système breton a dû sacrifier souvent la libre opposition des cultures en son sein à une norme rigide décrétée incontestable car toute consacrée à l'opposition interculturelle avec le modèle dominant. Dans cette logique d' « Union sacrée », la norme dominante ne s'impose pas en opposition aux autres normes mais en opposition au jeu même d'opposition entre les normes⁷ et si la rhétorique anticolonialiste a perdu de son actualité, le réflexe du dominé, « ... ce qui bat stérile aux geôles du mimétisme... »⁸, demeure d'actualité.

Le propos de cet article est d'étudier la réactivation et la redéfinition de ce réflexe minoritaire à l'aune de la globalisation dans le domaine de la littérature en langue bretonne.

D'une part on constate la persistance d'un paradigme littéraire défensif qui, jamais désactivé, peut prendre plus ou moins d'importance selon que le système apparaît menacé dans sa survie. Les phénomènes de globalisation, s'ils ont ravivé les réflexes identitaires de la littérature bretonne, l'ont également rappelé au bon souvenir du traumatisme minoritaire, ses codes, ses thématiques et ses différentes poétiques. En ce sens, la globalisation serait perçue comme un néo-colonialisme et supposerait une réponse défensive.

D'autre part, le « désamorçage » de l'opposition classique : dominé/dominant par le phénomène de globalisation, qui s'impose à tous, même au dominant « historique ». On observe ainsi un rapprochement, voire une entrée décomplexée du système minoritaire dans un univers littéraire globalisé ou certains auteurs pensent peut-être pouvoir faire entendre plus facilement leur différence plutôt que dans un affrontement frontal avec le dominant « historique ». Redéfinition des rapports de force amenant ces auteurs à se poser la question

⁶ Antón Figueroa, Xan González-Millán, *Communication littéraire et culture en Galice*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 80.

⁷ Antón Figueroa, Xan González-Millán, *Communication littéraire et culture en Galice*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 49.

⁸ Patrick Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé*, Paris, Folio Gallimard, 2002, p. 324.

d'un (nécessaire ?) syncrétisme culturel qui pourrait bien s'avérer n'être qu'une acculturation déguisée.

La globalisation : vers une nouvelle surgie identitaire

Alors que d'aucuns estiment le système minoritaire fragilisé devant de nouvelles formes de domination globale et réclament le retour aux oripeaux du clan qui incarneraient une identité authentique, préservée ; le système littéraire intègre ce besoin d'auto-identification, une des principales lignes de force à l'œuvre dans les sociétés minoritaires, et cherche dans le temps (âge d'or) et dans l'espace (folklore, ruralité) des signes pour s'identifier.

Le terroir et le territoire

Le canon en matière de récits de vie en Bretagne, du moins pour le grand public, est *Le Cheval d'orgueil* de Per-Jakez Hélias ; alors que ce genre apparaît régulièrement en Bretagne, après ou avant cet événement d'édition qu'est *Le Cheval d'orgueil : E skeud tour bras Sant Jermen – À l'ombre du clocher de Saint Germain de Yeun ar Gow, Va zammig buhez – Mon petit bout de vie de Jarl Priel...* ou, en français, plus récemment, avec la sortie de *Fils de ploucs* de l'universitaire Jean Rohou. Les critiques les plus acerbes parleront pour ces auteurs de passéisme, d'« ...une muséographie d'eux-mêmes. Coutumes. Traditions. Manières. Descriptions pittoresques. »⁹ mais la démarche n'est cependant pas la même entre un Per-Jakez Hélias, un Jean Rohou ayant choisi le français et s'exposant donc au « risque d'écrire depuis le système minoritaire en espérant être accepté par le majoritaire (comme exotique au moins) »¹⁰ et d'autres auteurs qui témoignent en breton, et donc à la seule attention des lecteurs bretonnants, d'un modèle identitaire qu'ils entendent préserver.

Mais au-delà du récit de vie qui apparaît comme le format le plus évident de cette littérature de défense identitaire, c'est dans l'ensemble du système que ce réflexe conservateur apparaît.

⁹ Patrick Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé*, Paris, Folio Gallimard, 2002, p. 324, p. 51.

¹⁰ Antón Figuerola, Xan González-Millán, *Communication littéraire et culture en Galice*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 51.

Influence générique avec la grande place accordée au roman historique qui illustre ce besoin d'identité à travers l'histoire (à mettre en perspective avec un avenir incertain). Ainsi *Torrebenn* – Casse lui la tête, roman de Yann Bijer sur la révolte des bonnets rouges, le roman *Alje 57* – Alger 57 de Pierre-Emmanuel Marais ou encore les pièces historiques de la troupe *Strollad Ar Vro Bagan*, et particulièrement le dernier son et lumière, *Armorika Breizh* – Armorique Bretagne. Le dernier roman de Goulc'han Kervella, par ailleurs metteur en scène de la troupe *Strollad Ar Vro Bagan*, interroge d'ailleurs sur cette question. Est-ce une réflexion ? Un clin d'œil ? Ou la forme la plus aboutie de cette logique de défense du territoire ? L'auteur est un des plus prolifiques en langue bretonne et revendique toujours son origine populaire et sa naissance à Tremnac'h, ancienne commune aujourd'hui rattachée à la commune de Plouguerneau où il a situé la majeure partie de son oeuvre. Dans un roman pour adolescents, *Aada ha Narki* – Aada et Narki, paru en 2008, il propose l'histoire d'une rencontre entre deux communautés, l'une du Curnic en la commune de Guissény (joutant Plouguerneau) et l'autre de... Tremnac'h évidemment. Mais le plus surprenant est de mettre en scène cette rencontre à l'époque... du Mésolithique comme une revendication du territoire avant même son apparition.

Le seul paradoxe de la littérature orale mériterait en lui-même une étude. Si le conservatisme dans les textes traditionnels semble presque s'être érigé en règle (au regard du faible nombre d'auteurs), le syncrétisme culturel dans les musiques qui accompagnent ces chants est une réussite reconnue. Le travail d'Erik Marchand avec le Taraf de Caransebes ou celui de Denez Prigent autour de la musique électronique ne sont que quelques exemples d'un mouvement musical général qui, en matière de textes (et à quelques notables exceptions près : Nolwenn Korbell, Denez Prigent...), collecte, transmet, conserve, mais ne crée pas.

L'influence poétique se veut elle aussi conservatrice et authentique. Les formes dialectales (voire micro-dialectales) sont très prisées par ces auteurs qui pensent ainsi sonner juste en écartant les formes plus courantes et utilisées par la majorité des locuteurs. La langue doit ici être fleurie pour montrer qu'elle se nourrit effectivement au terreau identitaire. Ainsi un auteur comme Frank Bodenes excelle dans cette technique :

« *Chomet eo an tamm kig soubet en e wele, tomm ha mokedog eo an teil gantañ d'an eur-mañ sur.[...] kredabl-braz e-noa laosket ar zahad gwin a oa dioutañ da goueza difiñv-mik war ar vatarasenn.*

Le morceau de viande est resté plongé dans son lit, à l'heure qu'il est, il fait certainement du fumier chaud et fumeux¹¹. [...] il a probablement laissé le sac de vin qu'il est, tomber immobile sur le matelas. »¹²

Multiplication des expressions du cru, quitte à ce que, chez certains, « ...l'ossature [ne] remplace la chair. »¹³, dans une volonté effrénée de « faire local », exclusive dans sa poésie et stérile dans ses thématiques. C'est une défense du « territoire » au sens refusé par Glissant qui lui préférerait le concept de lieu. La littérature bretonne devrait ainsi correspondre à une totalité, justifier son origine et montrer son authenticité. Critère privilégié dans une société de l'écriture, qui faisait dire aux chanteurs de *gwerziou*, ces complaintes traditionnelles bretonnes, que celle qu'ils interprétaient était « vraie » pour défendre la qualité de l'œuvre.

Le poids du traumatisme minoritaire

Certains conflits semblent avoir été évacués. Ainsi pour le conflit générique, le mythe du premier « véritable » roman en langue bretonne, format prestigieux s'il en est, a pu entretenir l'activité de certains auteurs dans la première moitié du XX^e siècle, mais le genre court (roman court, nouvelle), plus en adéquation avec la situation de la littérature bretonne, s'est aujourd'hui largement imposé.

Mais d'autres conflits demeurent, comme la question de la diglossie, absente de la plupart des œuvres écrites en langue bretonne et pourtant élément remarquable s'il en est du paysage linguistique breton.

Car ce sont bien les logiques de la réception en situation diglossique qui s'imposent au système. Si l'usage ne semble refuser au système dominant aucun champ d'investigation, le système minoritaire, en revanche, reste cantonné dans quelques domaines de prédilection. Devant le lecteur diglosse se dessinent deux horizons d'attente distincts, à charge aux auteurs en langue minoritaire de nourrir ce schéma de réception ou de le contredire.

Une autre caractéristique du traumatisme minoritaire est son intégration même à l'identité littéraire. La chose est particulièrement vraie chez les auteurs de la génération post-68 et aujourd'hui encore, la présence des arguments sociaux et sociétaux sur les arguments

¹¹ Comprenez, il fait la grasse matinée.

¹² Frank Bodenes, *Kriz ar yaouankiz*, Brest, Emgleo Breiz, 2010, p. 85.

¹³ Patrick Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé*, Paris, Folio Gallimard, 2002, p. 283.

esthétiques semble réduire le champ des possibles. Après les « poèmes de combat »¹⁴ des années 1970, la « dette minoritaire » grève encore la littérature bretonne. Pour Yann Fulub Dupuy qui explique la recherche de son identité sexuelle dans *Par Dibar*, l'apprentissage de la langue bretonne représente en lui-même une démarche minoritaire qui placerait l'apprenant en un lieu commun à plusieurs revendications minoritaires :

« *Neuze e lavarfen, e vefe poan aner stourm evit ar brezhoneg – goude ha pa vije talvoudegezh diabarzh d'ar stourm-se evel-just – ma ne dommer ket war un dro, ouzh ar minorelezhioù all...* »

Je dirais alors qu'il serait peine perdue de lutter pour le breton – quand bien même cette lutte aurait une valeur propre bien sûr – si on n'est pas sensibilisé en même temps aux autres minorités... »¹⁵

Une ville quelconque, quelque part¹⁶

La globalisation peut-elle, à l'inverse, s'envisager comme une opportunité à saisir ? C'est l'option qu'envisagent certains écrivains en langue minoritaire qui répondent, comme une esquivé, à cette exigence d'authenticité, par une proposition d'ailleurs.

Il s'agit pour eux de casser la logique « minoritaire » en disparaissant derrière le « faux-nez » de la globalisation et alors de s'affranchir d'un carcan identitaire jugé par trop contraignant pour conjurer ainsi une destinée d'écrivain « enraciné ».

Certes, cette question d'une absence de soi en sa propre littérature est révélatrice d'une situation de domination culturelle. Plusieurs auteurs de culture minoritaire ont souvent reconnu là un mal infantile, ainsi le martiniquais Patrick Chamoiseau : « Et c'est avec ces mondes allogènes que mes écrits fonctionnaient dans un déport total. J'exprimais ce que je n'étais pas. Je ne percevais du monde qu'une construction occidentale, déshabillée, et elle me semblait être la seule qui vaille. Ces livres en moi ne s'étaient pas réveillés ; ils m'avaient écrasé. »¹⁷

¹⁴ Sous-titre d'une anthologie réunie par Yann-Ber Piriou. Yann-Ber Piriou, *Défense de cracher par terre et de parler breton*, Honfleur, P. J. Oswald, 1971, 167 p.

¹⁵ Yann Fulub Dupuy, *Par dibar*, Lannuon, An Alarc'h, 2006, p. 60-61.

¹⁶ « Ur gêr bennak en un tu bennak ». Maguy Kerisit, *Redek war rodoù*, Sant-Brieg, TES, 2007, p. 5.

¹⁷ Patrick Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé*, Paris, Folio Gallimard, 2002, p. 47

Mais cette démarche doit elle aussi être analysée dans le cadre du problème posé par la réception en situation diglossique. Une des principales difficultés de la littérature de langue bretonne se trouve dans l'organisation d'une intertextualité cohérente alors qu'on a affaire à un système émergent et déséquilibré où l'imaginaire d'un monde globalisé peut être supposé comme le plus sur face à l'imaginaire déclinant d'une identité contestée. D'où cette quête pour le dominé d'un horizon commun d'attente que certains auteurs peuvent estimer (re)trouver par les voies de la globalisation dans un pseudo-syncretisme qui tournerait à l'acculturation.

La démarche d'un auteur jeunesse comme Maguy Kerisit illustre bien cette option. Son roman, *Redek war rodou*¹⁸, s'il est écrit en langue minoritaire, rejoint nombre de lieux communs de la littérature destinée aux adolescents et mettant en scène des adolescents : les héros issus de familles recomposées habitent en ville, dans des tours (dont l'ascenseur ne marche évidemment pas), boivent une boisson américaine bien connue, jouent au basket et écoutent Madonna ; jusqu'aux rares indications de lieu que l'auteur consent à nous donner qui semblent même nous confirmer que si le roman se passe donc « quelque part, dans une ville quelconque », ce quelque part n'est pas en Bretagne. Les jeunes héros fréquentent le collège Baudelaire ou le lycée Montherlant alors qu'on ne trouve aucun établissement portant ce nom en Bretagne.

Le mitan du monde

Mais peut-il être véritablement question de syncretisme culturel lorsqu'il s'agit d'envisager le rapport entre globalisation et défense d'une identité minorisée ? La littérature bretonne des dernières décennies porte acte de ce trouble du sens, symptôme d'un même complexe de la « réserve indienne » pour ceux qui se posent en défenseurs d'un type d'identité et ceux qui recherchent un compromis.

La littérature jeunesse, pressée (situation minoritaire oblige, une fois encore !) par l'« urgence » pédagogique n'échappe pas à cette interrogation. Plusieurs auteurs prennent le parti de mettre en scène ce qui serait un choix culturel à faire. Dans *Tangi hag ar c'hazh-koad* – Tangi et l'écureuil, nouvelle présentée comme un petit roman à destination des pré-adolescents, l'auteur, Kristian Brisson, nous donne à identifier la Bretagne par plusieurs

¹⁸ Courir sur roues (l'héroïne se déplace en fauteuil roulant)

marqueurs : les prénoms bretons (Mael, Peran, Tangi...) des enfants, l'attachement du jeune héros, Tangi, au kaban (vêtement traditionnel breton) de son père. Les enfants fréquentent l'école bilingue et Tangi aime à converser en breton avec son père lors des parties de pêche à pied.

Puis il expose le nœud de son interrogation, la fable est évidente (mais nous sommes dans la littérature jeunesse) : Tangi tente d'approcher un écureuil, animal présenté par l'auteur comme singulier, libre et en relation privilégiée avec la nature et se détourne de ses amis, des sorties en ville, des séances de télévision où il aimait à regarder *Star Wars*. L'attente de l'écureuil est l'occasion de rêverie dans les sous-bois, de communion dans la nature, habillé du kaban. Monde minoritaire et monde globalisé s'opposent donc, et si la morale du livre incite à un sage compromis, le constat reste celui d'une fracture culturelle sans cesse transmise.

Un autre procédé suppose la convocation des univers de la littérature globale en terre bretonne. La démarche la plus simple en la matière, et qui se veut la plus « prudente » et la plus « réaliste », consiste en la traduction pure et simple d'œuvres jugées majeures de la littérature mondiale. Déjà à l'époque du mouvement *Gwalarn* on s'efforçait de proposer les classiques de la littérature mondiale :

« *Diskiant e vefe gortoz ar skrivagnerion vrezhonek da sevel anezho o unan levrioù a-seurt gant ar re se. Gwellañ ha berrañ hent eo hemañ : treiñ diwar ar yezhoù all.*

Il serait insensé d'attendre des écrivains bretons qu'ils produisent eux-mêmes des livres de cette sorte. La meilleure route et la plus courte est de traduire à partir des autres langues. »¹⁹

Autres temps, les traducteurs contemporains font le choix des grands succès de librairie : le genre policier (les éditions Mouladurioù Hor Yezh viennent de sortir une traduction d'une nouvelle de Maxime Chattam, jeune écrivain de romans grand public), le thriller (la traduction de *Shining* de Stephen King est à paraître l'année prochaine), alors qu'un autre éditeur vient de sortir une traduction du premier tome des aventures d'Harry Potter.

Dans cette option, le genre théâtral, à la lisière entre littérature et orature offre une certaine souplesse pour l'« adaptation ». Lors de la première d'*Ubu Roi* en breton par la troupe Strollad Ar Vro Bagan à Morlaix, Ubu tente de convaincre ses séides de l'utilité de monter avec lui un *irienn*, mais ceux-ci restent interdits, et Ubu de s'énerver et de recourir au mot français : complot, le mot *irienn* n'étant plus compris de la majorité des bretonnants.

¹⁹ Meven Mordiern, « Talar an Hoc'h », PREDER, Kaier 57, Meurzh 1964, p. 34.

Amusement du public qui retrouve dans une scène, qui *a priori* lui était étrangère en tout, un élément de son propre quotidien. On peut parler ici d'une naturalisation de l'écrit mais également, furtivement mis en scène, un trait déterminant (et très préoccupant) de cette oralité bretonne nouvelle : la diglossie avec la progression du français et l'appauvrissement de la langue bretonne.

D'autres écrivains n'hésitent pas à proposer une écriture « à la manière de ». Ainsi le roman de Maïwenn Morvan, *Buhez prevez Lola P. – La vie privée de Lola P.*, en forme de journal d'une célibataire bretonne recherchant l'âme sœur sur internet, ressemble furieusement au *Bridget Jones's Diary* d'Helen Fielding. Maïwenn Morvan distille quelques vagues références bretonnes dans un monde aux codes anglo-saxons ou, plus strictement encore, hollywoodiens.

Une troisième démarche enfin consiste en un détournement des textes canoniques bretons. La légende de Kêr-Is donne lieu à de régulières réécritures. Dans cette légende, Ahès, fille du roi Gradlon, qui règne sur la Cornouaille et la ville d'Is, mène une vie dépravée. Le moine Gwenole ne parvient pas à moraliser la vie d'une cité qui sombre peu à peu dans la luxure. Lors d'une de ces orgies où elle entraîne la population, Ahès confie les clefs de la ville au diable qui ouvrira les portes de la ville condamnant Kêr-Is et ses habitants à périr sous les eaux. Seuls Gwenole et Gradlon pourront en réchapper après que Gradlon a dû repousser sa fille à la mer.

En 1989, Goulc'han Kervella détournait déjà la légende de la ville d'Is en une fable contre le nucléaire²⁰. Une des dernières réécritures, proposée cette année par Aziliz Bourgès, *An diaoul ouz taol*²¹, présente une Ahès contemporaine qui boit de la « vodka-champagne » dans des soirées arrosées, fréquente un nommé Pol (un des surnoms du diable en breton), avec qui elle roule en jaguar et écoute du jazz sur radio Neptune (une station associative brestoïse). Dans cette réécriture, le sévère Gwenole harcèle sa filleule Ahès, trop libérée à son goût, de SMS de remontrances. Pol et Ahès finiront par se marier et former un couple moderne où les tâches ménagères sont partagées nous dit-on.

La forme est facile et cette sorte de « *global cliché dropping* » (SMS, jaguar, vodka, parties de sudoku...) dans une légende issue de la tradition orale et déjà très remaniée par les Romantiques en leur temps offre l'impression d'un patchwork maladroit, hésitant.

²⁰ Goulc'han Kervella, *Lara*, Brest, Al liamm, 1989, p. 159-179.

²¹ Aziliz Bourgès, *An diaoul ouz taol*, Brest, Emgleo Breiz, 2012, 70 p.

Néanmoins, la démarche est là et dit, dans toute son imperfection, la recherche d'un compromis renouvelé, entre tradition et modernité, entre défense des particularismes et intégration à la globalité.

La langue même porte en elle cette crise de sens. Alors que les enseignants forment pourtant le gros des littérateurs de langue bretonne, on voit la diglossie s'ériger en véritable poésie dans plusieurs œuvres, avec le souci semble-t-il de vouloir recourir à des codes globalisés (pour « faire jeune » ?). Enora, héroïne d'un autre roman pour adolescents, *Enora Kerveleg ha paotr ar skramm*, use et abuse des anglicismes « Graet int bet, *of course* ! »²², « *Se n'eo ket OK ! – Ca ce n'est pas OK !* »²³, « *Ma, my dear, ret 'vo dit gwiskañ dilhad tomm ! – Bien, ma chère, il te faudra mettre des vêtements chauds* »²⁴. Chez Maguy Kerisit, la nouvelle « poule » du père remarié est « *señpa - sympa* »²⁵, « *HS eo ar bignerez – l'ascenseur est HS* »²⁶ alors que Maïwenn Morvan utilise tour à tour l'anglais, le français, l'italien, l'espagnol pour les titres des différentes sous parties de son journal.

Qu'on ne s'y trompe pas. La Bretagne n'a pas ainsi accédé à un quelconque « écosystème de langues ». En fait d'ouverture, ces pratiques témoignent plutôt d'une porosité au monde dans ce qu'il a de plus globalisé, comme s'il fallait se faire marchand du temple pour espérer en chasser les gardiens.

La littérature bretonne demeure dans un entre-deux. L'identité bretonne, trop forte, trop évidente pour être diluée dans les codes d'un univers globalisé, reste trop incertaine pour s'imposer comme... une évidence. L'intertextualité construite par les lecteurs en langue minoritaire est à l'image de cette situation diglossique. Complexe, multiculturelle mais déséquilibrée. À force de construire une intertextualité par-delà les langues, le lecteur breton a parfois sanctuarisé la langue bretonne sur des sujets dont il ne l'imagine pas sortir, compliquant la tâche de l'écrivain dans son désir de globalité.

La globalisation est un élément clivant dans cette société de lettres minoritaires. Alors qu'elle a réactivé les réflexes « défensifs » de certains auteurs, elle s'est imposée comme

²² Serj Richard, *Enora Kerveleg ha paotr ar skramm*, Sant-Brieg, TES, 2011, p. 14.

²³ Serj Richard, *Enora Kerveleg ha paotr ar skramm*, Sant-Brieg, TES, 2011, p. 15.

²⁴ Serj Richard, *Enora Kerveleg ha paotr ar skramm*, Sant-Brieg, TES, 2011, p. 46.

²⁵ Maguy Kerisit, *Redek war rodoù*, Sant-Brieg, TES, 2007, p. 17.

²⁶ Maguy Kerisit, *Redek war rodoù*, Sant-Brieg, TES, 2007, p. 5.

seule alternative possible aux auteurs en quête d'un nouveau sens. La modernité serait globale ou ne serait pas. Le trouble est identifié, parfois mis en scène, mais demeure aujourd'hui indépassé. Si « certains se clôturaient (tel un Nègre marron dans les bois) en culture dominée. »²⁷, la globalisation aura eu le mérite de réveiller une envie d'ailleurs et d'universalité.

Mais l'art et la manière restent encore à inventer...

²⁷ Patrick Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé*, Paris, Folio Gallimard, 2002, p. 168.